

Libretto

ODILON REDON

IL RÊVE
ET AUTRES
CONTES

Présentation par
ALEXANDRA STRAUSS

libretto

© Éditions de la Réunion des musées nationaux
et du Grand Palais, Paris, 2011.

ISBN : 978-2-36914-265-2

Présentation

Je viens de lire avec une admirative curiosité, du Balzac, Eugénie Grandet, c'est surprenant [...]. Il est l'un des grands de son siècle, indéniablement. On pense à Shakespeare, à Molière, et aussi, vous le disais-je, à Rembrandt.

ODILON REDON,
lettre à André Bonger, septembre 1909

Lorsque votre lettre m'est parvenue ces jours-ci, je lisais Tête d'Or [...]. Merci de m'avoir fait connaître et donné ce beau livre. Je vais lire tout le reste à petites doses, certainement avec beaucoup de joie.

ODILON REDON,
lettre à Gabriel Frizeau, novembre 1904

La lecture est une ressource pour la culture de l'esprit: elle permet ce colloque muet et tranquille avec le grand esprit, le grand homme qui nous a légué sa pensée.

ODILON REDON, *À soi-même*

Odilon Redon (1840-1916) a toujours été un grand amateur de littérature. Dans sa correspondance, il mentionne aussi fréquemment ses lectures que les expositions qu'il a

visitées ou les concerts auxquels il a assisté. Il est curieux de ses contemporains, ainsi Gide qu'il apprécie dès 1897, et féru des classiques : les écrits de Montaigne et de Pascal sont ses livres de chevet. L'art d'écrire est pour lui « le travail le plus noble, le plus délicat que puisse faire un homme, car autrui est en cause : agir sur l'esprit d'un autre, quelle tâche... » (O. Redon, *À soi-même*).

Redon entretint un rapport intime avec la littérature qu'il côtoya soit directement (il fut proche de Huysmans et de Mallarmé), soit par son travail graphique dont une grande partie fut consacrée à ce qu'il appelait « ses traductions, interprétations, adaptations » d'œuvres littéraires¹.

Né peu après le retour de ses parents de Louisiane, Redon passa son enfance à la campagne avant de rejoindre sa famille à Bordeaux où il entra au lycée. Mais il n'aimait pas les études et, très vite, se dirigea vers une carrière artistique. Mélancolique et timide, peu enclin à mener une vie sociale ou mondaine, c'est tardivement qu'il s'affirma comme peintre. Des années durant, il hésita entre la peinture et la musique (il était violoniste et pianiste), son frère aîné ayant choisi cette seconde carrière.

Peut-être avait-il rêvé aussi de devenir écrivain. Tout au long de sa vie, il pratiqua l'écriture. Il semble qu'il ait tenu un journal à partir de 1867. Sa correspondance avec ses amis et ses collectionneurs l'occupait quotidiennement. Vers 1868, il tint une chronique dans le quotidien bordelais *La Gironde* où il rendait compte d'expositions parisiennes, plus particulièrement du Salon officiel. Quand son œuvre commença à être reconnue, il n'hésitait pas à prendre la plume chaque fois qu'un sujet lui tenait à cœur : ainsi pour promouvoir son maître Rodolphe Bresdin (« Je l'ai connu. L'homme était un

1. Voir Charles Baudelaire, Edgar Allan Poe, Stéphane Mallarmé, Gustave Flaubert. *Interprétations*, par Odilon Redon, Paris, RMN, 2011.

pur-sang, l'artiste un solitaire farouche¹...»), ou pour rendre hommage à Paul Gauguin lors de sa disparition («Tout ce qu'il a touché a sa griffe apparente, ce fut un maître²...»).

À sa mort, sa famille retrouva dans ses papiers des textes autobiographiques et des écrits sur l'art qui furent réunis sous le titre d'*À soi-même*. Une partie de sa correspondance fut également publiée.

Sans doute à cause de leur forme de contes et de récits imaginaires, les textes courts proposés dans le présent ouvrage ne furent pas intégrés au recueil autobiographique. Acquis en 1991 par l'Art Institute de Chicago, ils sont restés dans l'oubli jusqu'à ce qu'une universitaire, Claire Moran, du University College de Dublin, les publie en Grande-Bretagne³ dans le cadre de ses recherches sur le symbolisme.

Les nouvelles forment un extraordinaire pendant à l'œuvre graphique que Redon produisit jusque vers 1895, et que l'on nomme ses «Noirs». Comme l'auteur ne les a pas retravaillés *a posteriori* dans l'idée d'une édition, les textes ont des défauts et présentent certaines maladresses ou répétitions, ou bien s'arrêtent abruptement. Nous avons choisi de leur conserver cette forme inachevée, mais, afin de mettre en valeur les qualités narratives et poétiques de l'auteur, cette édition laisse de côté quelques rares paragraphes qui constituaient des doublons ainsi que des passages biffés par Redon lui-même. Sont prises en compte les quelques modifications orthographiques effectuées par André Mellerio, biographe et ami de Redon, qui avait classé ses textes. Ces nouvelles

1. Catalogue du Salon d'automne, 1908.

2. «Quelques opinions sur Paul Gauguin», *Mercure de France*, novembre 1903.

3. Odilon Redon, *Écrits*, édition critique établie et présentée par Claire Moran, Londres, Modern Humanities Research Association, 2005.

apportent la preuve de la grande cohérence de la démarche de Redon. Peut-être, en les écrivant, imaginait-il un recueil de nouvelles, à l'image de ceux de Théophile Gautier, de Villiers de L'Isle-Adam ou d'Edgar Allan Poe qu'il avait lus.

Nous avons gardé ici l'ordre que préconise André Mellerio. Parmi ces nouvelles, la plupart sont d'inspiration fantastique (*Une histoire incompréhensible*, *Nuit de fièvre*, *Le Fakir*), d'autres nettement autobiographiques, d'autres encore associent ces deux caractères. Toutes ont en commun de sonner comme des transcriptions de souvenirs réels ou de souvenirs de lecture. La « vraie » vie, la littérature, le rêve : tout l'imaginaire complexe dont Redon témoigne dans ces nouvelles trouve sa correspondance dans son œuvre graphique. C'est pourquoi nous les mettons ici en parallèle.

Un séjour dans le Pays basque revient sur le voyage que fit Redon vers 1861, à l'âge de vingt ans, en compagnie d'un ami dont les parents possédaient un château à Uhart, dans les Pyrénées, voyage qui les conduisit jusqu'en Espagne et inspira nombre de ses premiers dessins, soit par le décor majestueux des montagnes ou celui des plateaux désertiques de l'Espagne, soit par le souvenir des légendes qui se déroulèrent en ces lieux (Roland, les chevaliers croisés, les batailles...).

Nuit de fièvre, qui évoque lui aussi ce voyage (et fait référence à la vallée d'Ossau et aux quatre fils du duc Aymon, vassal de Charlemagne), rappelle les histoires de Poe où soudain, la nuit, les objets s'animent et deviennent menaçants.

On peut supposer qu'*Une histoire incompréhensible* rappelle également le séjour au Pays basque, puisque le narrateur y voyage en chemin de fer en compagnie d'un ami et que la femme étrange qu'ils rencontrent est d'origine basque.

Il rêve semble procéder d'une autre influence. Ce texte court, rédigé à la première personne, suggère des sentiments proches du spleen baudelairien. Dans ce poème en prose

d'une grande force émotionnelle, Redon évoque la solitude de la jeunesse et le refuge dans la poésie qui transcende le malaise en une joie spirituelle.

Perversité et *La Ronde d'amour* (ce dernier daté de 1877) sont des textes probablement inachevés, qu'inspire là encore la recherche d'une élévation par l'art. Ils sont représentatifs des préoccupations de Redon dans les années 1870, période d'une créativité intense, mais douloureuse. Redon produisit en effet à ce moment-là la majeure partie de ses dessins dits «Noirs» dont il tira plus tard des lithographies, parfois rassemblées en albums «thématiques» : *À Edgar Poe*, *Les Origines*, *Hommage à Goya*, *Les Fleurs du Mal*, *Songes...* Il vivait alors seul à Paris, où il fréquentait le salon littéraire et musical de Mme de Rayssac. S'y réunissaient d'anciens proches de Delacroix, mais aussi le peintre Henri Fantin-Latour et le musicien Ernest Chausson, qui devinrent ses amis. À la belle saison, Redon retournait dans la maison du Médoc où il avait passé son enfance, renouant là avec la solitude et la vie sauvage de l'enfance.

Le Cri, daté de novembre 1870, a certainement été écrit alors que Redon servait dans l'armée de la Loire, qui combattait les Prussiens. Redon passa les derniers mois de cette courte guerre au front, découvrant la rude vie de groupe et la violence primitive des hommes entraînés dans la guerre.

1870 Décembre évoque directement et de manière très vivante le quotidien soldatesque, avec son questionnement sur l'obéissance et le sacrifice à la patrie.

Quant aux textes *Le Fakir* et *Le Récit de Marthe la folle*, les plus tardifs, ils sont peut-être les plus fascinants de ce recueil. Le premier, histoire d'un sage indien, nous rappelle l'intérêt de Redon pour la philosophie orientale (voir l'admirable *Bouddha* du musée d'Orsay). Le destin du fakir est celui d'un marginal, un homme pur aux mœurs ascétiques, rejeté par la société. Surgissent soudain, entre les lignes d'une ironie

parfois mordante à l'égard du monde occidental, l'artiste lui-même ou Rodolphe Bresdin, le graveur asocial. On ne peut pas non plus oublier, quand le fakir évoque son « nez investigateur et vigilant », l'influence de Poe qui écrit dans *Lionnerie (Nouvelles histoires extraordinaires)* : « La première action de ma vie fut d'empoigner mon nez à deux mains. Ma mère vit cela et m'appela un génie ; – mon père pleura de joie et me fit cadeau d'un traité de nosologie... »

Le Récit de Marthe la folle est écrit à la première personne. Cette « Histoire créole » (c'est le sous-titre donné par Redon, puis abandonné) n'est pas sans évoquer un épisode de la vie de l'épouse de Redon, Camille Falte, dont le navire fit naufrage alors qu'elle retournait dans son île natale de la Réunion, revenant de France où elle avait été envoyée en pension. Cette fois, le personnage principal n'est pas un double de Redon. C'est une jeune femme dont ce début d'aventure (l'histoire s'arrête hélas abruptement) nous rappelle l'arrivée de Jane dans la jungle, secourue par Tarzan, l'homme-singe. C'est ici un gorille, mais son attitude chevaleresque est proche de celle du héros légendaire. On sait qu'en 1881, Redon était allé visiter le Jardin d'acclimatation où l'on exhibait, dans un enclos, telles des curiosités, des hommes et des femmes ramenés de la Terre de Feu. On a retrouvé des dessins qu'il y fit. Dans cette histoire, son imagination a mélangé vécu, souvenirs rapportés et fantasme du Paradis perdu, celui de *Paul et Virginie*, que recherchait Paul Gauguin lorsqu'il était venu rendre visite à Mme Redon pour obtenir des renseignements sur l'île de la Réunion.

Mais laissons-nous emporter par le plaisir de la lecture, que Redon prisait tant, et rapprochons ces textes de son travail graphique, comme lui saisis d'émotions parfois contradictoires.

Un séjour dans le Pays basque

I

J'avais vingt ans, vingt ans, quand je visitai la première fois ce pays qui fit sur moi une impression si durable. L'empreinte est restée si vive en mes yeux, en mon cœur, et en mes souvenirs qu'elle eut perpétuellement dans la suite une influence toujours présente sur mon esprit, sur mon cœur même. C'est vers lui que je tourne mes pensées et mes désirs, au sein de la société des hommes en laquelle je souffre et me fatigue, j'aspire au vrai repos, à l'oubli d'eux, à la contemplation d'une nature que j'aime. C'est là que je me suis senti vivre pleinement, fortement, durant les heures que j'ai vu passer si tranquilles et si douces. C'est là que la nature entière, hommes et choses, m'anime, emplit mon âme et la féconde à ce point que tout me parle et m'attire et me console, comme le regard d'un être bien-aimé.

Est-ce parce que c'était le premier sol que j'explorais de ma jeunesse, les seules choses du dehors, grandes, pittoresques ou charmantes qu'il m'était donné de voir jusque-là ? Est-ce parce qu'il chante dans mon esprit plus haut ou différemment que pour les autres ? Je ne sais. Peut-être avons-nous parmi la terre des attaches secrètes pour des lieux qui nous sont déjà connus ! Le sol basque est pour moi comme une patrie ancienne où il me semble avoir vécu, souffert, aimé. Il n'est pas le plus petit souffle de ses brises, le moindre bruit de ses eaux, la plus humble de ses voix charmantes qui n'éveillent

en mon cœur d'incompréhensibles harmonies et comme des souvenirs de mon berceau. Tout en lui me ravit, me soutient, me secourt et m'élève.

Je me souviens toujours que ces sensations premières et délicieuses étaient pour moi remplies de charme. Il en faut si peu d'ailleurs, dans les conditions où j'étais, pour être ému, pour vivre en un mot de la vie de l'âme. Je n'étais pas de ces voyageurs ennuyés qui passent à l'étranger sans rien y voir de ce que la nature exprime ; je n'étais pas non plus de ceux qui cherchent la contrée nouvelle ou le ciel inconnu dans l'ardeur aristocratique et personnelle de l'impression rare et première. Mon imagination était vierge, elle vivait de peu : il me suffisait seulement de voir, de rêver, d'élever jusqu'à l'horizon les yeux, et de parcourir les espaces, pour être vivement et profondément touché en mon for même, dans ce doux et confiant pays que j'ai tant aimé malgré sa modestie et le cadre où il est borné.

N'en est-il pas ainsi de bien des contrées ? L'artiste, le poète, sont allés fort loin à la recherche des émotions nouvelles comme si le soleil qui nous éclaire ici n'avait plus de chaleur, ni de lumière ; comme si la campagne, les vues et tout ce qui s'exhale du sein de la nature, eût cessé de s'épanouir chez nous, et sans oubli de la personne humaine qui, elle aussi, offre partout à l'observateur exercé un monde infini d'acquisitions diverses, tristes ou gaies, rassurantes, suivant l'état moral de chacun. N'y a-t-il pas encore à faire de très vastes et instructifs voyages dans sa chambre, dans la rue, au spectacle, dans son fauteuil ?

Certes je n'oublierai pas les explorateurs téméraires, qui par héroïsme vont au loin, portés par la foi, par la science. Dans un des cycles de l'Idéal seront bercées vos âmes bien-faisantes, intrépides explorateurs des mers inconnues ! Un de vous a découvert le nouveau monde ; il est le grand poète, le grand homme ; non, nous ne voulons pas accueillir vos efforts

par le sourire. J'allais plus humblement vers les montagnes sombres de la Biscaye, dans ces ravins profonds, pleins de farouches pensées, au sein de ces hommes fiers comme elle, dont la hauteur, l'originalité, l'éclat vif de la race, n'ont rien pu dire encore de leur mystérieuse origine. J'allais voir sur les collines la chaîne éblouissante de ces neiges capricieuses, aériennes ; j'allais pour la première fois entendre les chants de l'immensité planer sur les hauts penchants, comme des souffles de l'Épopée, la poésie, au pied de ces pics gracieux, terribles ou étincelants dont les cimes infinies perçaient l'espace et pénétraient l'azur aux profondeurs sans fin. Ô plaisir pur, ô fête rassurante, pour qui vient de quitter la ville obscure, aride, et banale.

II

L'ami qui m'entraînait vers ces lieux habitait au centre de cette contrée éloquente. Deux fins chevaux nous attendaient à l'arrivée d'une diligence qui durant la moitié du jour avait gravi et descendu des collines. Les voies de fer sont inconnues ; l'œuvre du temps paraît partout. La nature est encore là dans sa beauté première, déroulant à chaque instant des trésors de pittoresque et d'imprévu.

— Le beau pays, m'écriai-je, après un long silence gardé par l'un et l'autre sur nos deux bêtes dont les pas nous rapprochaient de plus en plus de la montagne. Je sens au cœur des sentiments austères, que l'esprit de ces solitudes anime. On doit aimer ici, les femmes y sont si belles, tout me parle d'amour.

— Tu rêves : les femmes sont ici ce qu'elles sont partout : légères, un peu friponnes, et je t'affirme bien que l'éclat d'une boucle d'oreille ou la fine dentelle d'un *mon Kanecha*